

Bernanos et les visages de l'ennui

PIERRE BITOUN (INRA-MONA)

Journaliste, essayiste et romancier, Georges Bernanos fut par-dessus tout un homme révolté. Influencé par l'antisémitisme anticapitaliste de Drumont et révolté de l'extrême droite jusqu'au début des années trente, antimunichois et partisan du Général de Gaulle au moment de Vichy, non conformiste qui refusera à plusieurs reprises la Légion d'Honneur et l'Académie française, Bernanos se fit un devoir, par ses écrits politiques ou littéraires, de défendre la grandeur et la liberté de l'homme contre les formes diverses de la dictature : totalitaire, autoritaire, religieuse, technicienne ou démocratique. Incarnant toute la complexité – c'est-à-dire aussi bien les erreurs que le courage et la profondeur – d'une génération qui débuta sa vie politique avec l'affaire Dreyfus et l'acheva avec Hiroshima, il fut, selon ses propres mots, ni de droite ni de gauche mais un « chrétien irrécupérable ».

« Je suis né le 20 février 1888 à Paris où mes parents résidaient pendant l'hiver, mais j'ai passé les meilleurs jours de mon enfance et de ma jeunesse dans une vieille propriété de campagne, appartenant à notre père, au petit village de Fressin (Pas-de-Calais), dans un pays de grands bois et de pâturages où j'ai plus ou moins fait vivre depuis tous les personnages de mes romans »¹, écrivait-il en 1945. Paradoxe du romancier ou désespoir du chrétien vivant dans un monde déserté par l'honneur et hanté par le Mal, la campagne de Bernanos, loin d'être celle des « meilleurs jours » de son enfance, est presque toujours un univers âpre et noir, dominé par la solitude et la mort.

Mais également l'ennui. On en trouve trace dans son dernier roman, *Monsieur Ouine*, dans plusieurs de ses textes relatifs à son métier d'écrivain – Bernanos déclarait écrire pour ceux qui, « par hasard ou par ennui »², liraient un jour ses livres – ou bien encore dès les premières lignes de son *Journal d'un curé de campagne*, publié en mars 1936, couronné en juillet du Grand prix du roman de l'Académie française et adapté au cinéma en 1950 par Robert Bresson. « Beau vieux livre »³ selon ses propres mots, le *Journal d'un curé de campagne* s'ouvre en effet par un important développement consacré à l'ennui :

Ma paroisse est dévorée par l'ennui, voilà le mot. Comme tant d'autres paroisses ! L'ennui les dévore sous nos yeux et nous n'y pouvons rien. Quelque jour peut-être la contagion nous gagnera, nous découvrirons en nous ce cancer. On peut vivre très longtemps avec ça.

L'idée m'est venue hier sur la route. Il tombait une de ces pluies fines qu'on avale à pleins poumons, qui vous descendent jusqu'au ventre. De la côte de Saint-Vaast, le village m'est apparu brusquement, si tassé, si misérable sous le ciel hideux de novembre. L'eau fumait sur lui de toutes parts, et il avait l'air de s'être couché là, dans l'herbe ruisselante, comme une pauvre bête épuisée. Que c'est petit, un village ! Et ce village était ma paroisse. C'était ma paroisse, mais je ne pouvais rien pour elle, je la regardais tristement s'enfoncer dans la nuit, disparaître... Quelques moments encore, et je ne la verrais plus. Jamais je n'avais senti si cruellement sa solitude et la mienne. Je pensais à ces bestiaux que j'entendais tousser dans le brouillard et que le petit vacher, revenant de l'école, son cartable sous le bras, mènerait tout à l'heure à travers les pâtures trempées, vers l'étable chaude, odorante... Et lui, le village, il semblait attendre aussi – sans grand espoir – après tant d'autres nuits passées dans la boue, un maître à suivre vers quelque improbable, quelque inimaginable asile.

¹ Georges Bernanos, Notice autobiographique citée dans la préface de Jean-Loup Bernanos à *Nouvelle histoire de Mouchette*, Plon/Pocket, édition de 1999, p. I.

² Cité in Christian Charrière-Bournazel, « Georges Bernanos et l'esprit de justice », Conférence au Palais littéraire, 6 mai 1998, p. 1.

³ Cité par Marcel Maréchal dans sa présentation de l'adaptation théâtrale du *Journal d'un curé de campagne*, document pdf du 14/09/2007, site web des Tréteaux de France.

Oh ! je sais bien que ce sont des idées folles, que je ne puis même pas prendre tout à fait au sérieux, des rêves... Les villages ne se lèvent pas à la voix d'un petit écolier, comme les bêtes. N'importe ! Hier soir, je crois qu'un saint l'eût appelé.

Je me disais donc que le monde est dévoré par l'ennui. Naturellement, il faut un peu réfléchir pour se rendre compte, ça ne se saisit pas tout de suite. C'est une espèce de poussière. Vous allez et venez sans la voir, vous la respirez, vous la mangez, vous la buvez, et elle est si fine, si ténue qu'elle ne craque même pas sous la dent. Mais que vous vous arrêtiez une seconde, la voilà qui recouvre votre visage, vos mains. Vous devez vous agiter sans cesse pour secouer cette pluie de cendres. Alors, le monde s'agite beaucoup.

On dira peut-être que le monde est depuis longtemps familiarisé avec l'ennui, que l'ennui est la véritable condition de l'homme. Possible que la semence en fût répandue partout et qu'elle germât çà et là, sur un terrain favorable. Mais je me demande si les hommes ont jamais connu cette contagion de l'ennui, cette lèpre ? Un désespoir avorté, une forme turpide du désespoir, qui est sans doute comme la fermentation d'un christianisme décomposé.⁴

Ce qui frappe d'abord dans ce texte, c'est sa qualité littéraire. Dès la première lecture, on ne peut qu'admirer ce qu'il est convenu d'appeler le style : la langue est simple, précise, concise, dotée d'une force d'évocation peu commune en même temps que de cette profondeur de pensée désespérée qui vaudra à Bernanos d'être tenu pour le Dostoïevski français. En cherchant plus avant ce qui compose cette puissance du texte, façonne cette capacité qu'il a d'emporter le lecteur, on voit apparaître d'autres éléments : le caractère ramassé de l'*incipit* – « Ma paroisse est dévorée par l'ennui, voilà le mot. » –, la construction du discours, fondée sur la voix intérieure du héros qui interpelle et fait longuement résonner, retentir en nous chaque mot, chaque idée, ou bien encore la succession de phrases généralement courtes et denses. Mais il faut aussi remarquer, d'un bout à l'autre du texte, l'enchevêtrement de deux sous-ensembles de faits d'ordre stylistique et sémantique. Le premier a trait à la nature et au naturel, qui se manifeste dans la présence de la terre, de l'eau, de la nuit, des animaux ou du corps humain. Le second renvoie, lui, au surnaturel, par l'« idée folle », le « rêve » de sainteté de l'écolier sauveur du village, les réflexions sur l'homme, le monde et l'ennui ou le désespoir et le religieux⁵. Bref, Bernanos ne cesse dans ce passage d'emmêler matière brute et élévation de l'esprit, substance et être, profane et sacré, immanence et transcendance. Et sans doute est-ce dans ce jeu des contraires qui s'opposent, se rencontrent, s'unissent pourtant, que réside au moins en partie la magie de ce texte.

Ce qui transporte également le lecteur et fait toute la richesse de ce passage, c'est bien sûr le traitement particulier que réserve Bernanos à la question de l'ennui. Par paliers ou glissements successifs, celle-ci est regardée, analysée sous trois angles, chacun ajoutant au précédent et faisant monter en puissance la pensée, toujours ouverte, interrogative.

1. Après la forte charge de la phrase d'*incipit*, mais également celle du premier paragraphe où se trouve d'ores et déjà annoncé la maladie – un cancer – qui emportera le héros à la fin du livre, Bernanos cantonne son propos dans le second paragraphe à l'ennui rural. La peinture relève de procédés somme toute assez classiques, fréquemment utilisés dans la littérature sur le monde rural pour décrire le sentiment de l'ennui : la solitude de l'homme sur une route de campagne, la tristesse du paysage hivernal et crépusculaire, la misère et la petitesse du village similaire à tant d'autres, etc. L'ennui rural est bien d'abord une réalité, une substance, un ensemble de conditions naturelles et sociales qui enferment l'homme dans l'étroitesse, expliquant, concourant par là même à l'exode massif vers la ville. Toutefois on notera que, très vite et en même temps de façon presque imperceptible, le propos se fait plus original, change, tant dans le style que du point de vue du sens. Le glissement s'opère via une personnification du village qui intervient dès la quatrième ligne – « il avait l'air de s'être couché là, dans l'herbe ruisselante » –, se trouve reprise à la fin du paragraphe – « il semblait attendre aussi [...] un maître » – et par l'apparition

⁴ Georges Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, Plon/Pocket, édition de 1984, pp. 29-30.

⁵ « Je crois que le surnaturel y coule à pleins bords », écrivait d'ailleurs Bernanos à propos de son *Journal du curé de campagne*. Lettre de janvier 1935. *Combat pour la liberté*, Plon, 1971, pp. 50-51.

du vivant, d'abord animal (les bêtes, les bestiaux) puis humain (l'enfant symbole de sainteté, d'espérance). Bernanos nous conduit ainsi vers une autre dimension de l'ennui : celle de la perte du surnaturel, auquel seuls ses personnages favoris, l'enfant ou le prêtre, ont accès, et qui, seul, peut permettre à l'homme de surmonter le Mal. Le Mal qui, chez Bernanos n'est pas simplement le contraire du Bien, mais confusion, désordre, froideur, vide, née de la perte du surnaturel, et qui trouve son ultime et parfaite expression dans l'ennui de l'homme.

2. Puis, du monde rural, Bernanos passe au monde. Non sans reprendre, pour dépeindre, penser l'ennui, l'idée déjà évoquée au début du texte, celle de la dévoration, et y ajouter l'image de la terre réduite en poussière que l'homme ingère, incorpore – « vous la respirez, vous la mangez, vous la buvez » – et qui peut même, lorsqu'il s'arrête, le recouvrir à la manière d'une « pluie de cendres ». Ainsi Bernanos ne nous dit-il pas seulement, dans ce court paragraphe, que le monde rural n'est rien d'autre en définitive qu'un microcosme, une source et une métaphore du monde, et que l'ennui qui y étreint l'homme est celui de l'humanité toute entière. Par les évidentes références mythologiques ou bibliques du propos (Prométhée et la dévoration, le retour de l'homme à la poussière originelle, l'Apocalypse, etc.), il confère à l'ennui sa dimension principielle, motrice dans le devenir du monde et introduit en même temps la critique du monde moderne qui parcourt toute son œuvre. En perdant le sens du surnaturel et de la transcendance, en s'aventurant sur les chemins de la domination technique ou politique qui conspirent contre toute forme de vie intérieure et de liberté, l'homme, l'humanité ne peuvent aboutir qu'à l'autodévoration, le vide, la vaine agitation. « Alors, » écrit-il, « le monde s'agite beaucoup » et, en ce sens, l'ennui pourrait bien être autant principe moteur que manifestation dernière, autant au début qu'à la fin des temps. Et peut-être davantage encore l'agent quotidien, la forme idoine d'un éternel présent désespéré.

3. Dans les quelques lignes qui composent le dernier paragraphe, Bernanos confirme cette vision tout en élargissant et historicisant le questionnement. Certes, nous dit-il en substance, l'ennui est bien origine et permanence, en familiarité avec le monde, avec l'homme, au point de constituer peut-être « sa véritable condition ». Mais en même temps, ajoute-t-il, c'est peut-être dans le monde moderne, qui consacre et accélère la perte du sentiment chrétien, que l'ennui est le plus répandu, le plus fort. Au point d'engendrer un « désespoir avorté », une « forme turpide du désespoir », en un mot un désespoir qui a perdu tout sens tragique et ne dit plus son nom.

Dans *Monsieur Ouine*, qui fut publié pour la première fois au Brésil en 1943 et parut en France trois ans plus tard, l'ensemble des thèmes traités dans ce passage du *Journal d'un curé de campagne* seront repris, portés à leur incandescence. Dans cet étrange roman, qualifié par certains comme le « roman de la sortie du roman »⁶ et considéré par son auteur comme « le plus grand effort de [sa] vie d'écrivain »⁷, Bernanos fait dire à son héros : « La dernière disgrâce de l'homme, c'est le fait que le Mal lui-même l'ennuie. »⁸ Puissante, prophétique pensée. Croyant ou incroyant, de la campagne ou de la ville, qui peut encore ignorer que Bernanos ait vu juste ? Pour s'en convaincre, il suffit par exemple de regarder la télévision et de s'interroger sur le sentiment éprouvé à l'incessant spectacle des crimes des hommes et des malheurs du monde. N'est-ce pas de l'ennui, là, au bout de la télécommande qui zappe, zappe... ?

⁶ Jean-Maurice de Montrémy, « Epilogue » in Jean Duchesne (sous la direction de), *Histoire chrétienne de la littérature. L'Esprit des lettres de l'Antiquité à nos jours*, Flammarion, Paris, 1996, p. 1037.

⁷ Cité in Juan Asensio, *Monsieur Ouine de Georges Bernanos et les ténèbres de Dieu*, document Stalker pdf zone, p. 2.

⁸ Georges Bernanos, *Monsieur Ouine*, Plon/Livre de Poche, édition de 1966, p. 150.